

JEAN-PIERRE TRÉPANIER

# Le soleil a mangé tous les arbres

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**

## **Du même auteur**

*Le Sauvage Blanc*, Les Éditions JCL, 2004.

*Colomia*, Les Éditions Sémaphore, 2007.

*L'affaire Brenner*, Les Éditions Sémaphore, 2012.

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec) H2W 2K2  
Tél. : 514-281-1594  
Courriel : [info@editionssemaphore.qc.ca](mailto:info@editionssemaphore.qc.ca)  
[www.editionssemaphore.qc.ca](http://www.editionssemaphore.qc.ca)

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée  
à notre programme de publication.

Direction littéraire : Tania Viens  
Correction d'épreuves : Annie Cloutier  
Graphisme de la couverture : Christine Houde  
Mise en page : Christine Houde

978-2-924461-52-5

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2019

© Les Éditions Sémaphore et Jean-Pierre Trépanier  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2  
Tél. : 514-336-3941  
[www.dimedia.com](http://www.dimedia.com)

*L'ombre a deux ennemis,  
la lumière et la nuit.*

À : Judith B.

Objet : À celle qui s'est trompée

Date : Vendredi 8 octobre 1999

J'ai reçu votre courriel par erreur. Vous avez sans doute fait une fausse manœuvre. Je dois avouer que sur le coup, ça m'a énervé. J'ai ma part de problèmes en ce moment et ça ne me dit rien de me mêler de ceux des autres. Je sais que vous n'étiez pas mal intentionnée et je ne devrais pas vous en vouloir. D'ailleurs, je ne vous en veux presque plus. Après tout, ce n'est pas entièrement votre faute. En informatique, de telles erreurs surviennent constamment. Un moment d'inattention, une faute de frappe, et le message est envoyé vers une destination qui n'était pas prévue.

J'ai compris, dès la première ligne, que ce courriel ne m'était pas destiné. J'aurais dû en arrêter la lecture et le supprimer. Rien n'est plus facile. Il y a un gros X rouge dans la barre des tâches, juste au-dessus de la fenêtre où s'affichent les messages. Un simple clic aurait suffi. J'aurais pu le faire, mais je ne l'ai pas fait. Pourquoi ? Je n'en sais trop rien. Vous avez piqué ma curiosité. Je sais, ce n'est pas très poli d'ouvrir du courrier qui ne nous appartient pas. Vous allez penser que je suis quelqu'un de mal élevé. Disons que j'ai eu un moment de faiblesse. Mettons cela sur le compte de la fatigue. Je dors mal ces temps-ci. J'ai l'habitude, chaque soir, de relever mes courriels. Je commence par éliminer les indésirables, les Samantha, les Lolita et les Louana qui ne désirent que mon bien. Puis je passe aux autres. C'est ainsi que je suis tombé sur votre message, un texte dense, échevelé, décousu comme peut l'être la vie parfois. J'ai pris beaucoup de plaisir à vous lire, je l'avoue. Pendant un moment, j'ai mis de côté mes soucis pour surfer sur les vôtres. On dit *surfer* maintenant, une expression à la mode. Ça fait vacances au soleil. Vos phrases me parvenaient en vagues successives et je devais les aborder les unes après les autres en véritable champion. Je n'ai guère de mérite.

Il est tellement facile de garder son équilibre lorsque l'on survole des problèmes qui ne nous concernent pas. Ils paraissent incroyablement légers comparés aux siens.

Par contre, la fin de votre texte, le dernier passage, m'a laissé un goût amer. Vous laissez entendre à votre interlocuteur que s'il ne vous répond pas rapidement, vous ne savez pas ce que vous allez faire. Ça se termine par trois points de suspension. Cela laisse présager le pire. Vous feriez bien de lui réacheminer votre message sans tarder, en prenant soin de gommer le dernier paragraphe. Il pourrait croire à une tentative de manipulation de votre part. Si je peux vous donner un conseil, faites-lui simplement savoir que sa réponse est importante pour vous. Sans rien ajouter. Votre prose est suffisamment éloquente. Derrière tous ces élans, on devine une grande fragilité chez vous. Votre interlocuteur est un écrivain, il doit bien connaître les méandres du cœur humain. Je suis persuadé qu'il se montera sensible à votre démarche. De grâce, Judith B., quelle que soit sa réponse ou son absence de réponse, ne faites rien d'irréparable. Dans cet étrange voyage qu'est la vie, les choses finissent par s'arranger, pas toujours pour le mieux, je sais, mais elles finissent tout de même par s'arranger.

Bon courage,  
V.L.

P.-S. À un endroit, vous écrivez : « autant qu'il y a d'avés dans un chapelet ». Bien trouvé. Un peu vieillot, mais charmant. Qui, de nos jours, connaît la signification des grains et de la place qu'ils occupent dans un chapelet ? Par contre, j'aurais écrit le mot *Ave* en latin, au singulier, avec une majuscule et sans accent. Pris d'un doute, j'ai consulté le *Dictionnaire des difficultés*. Vous avez raison.

Je vais maintenant appuyer sur le gros X rouge.

--

À : V.L.

Objet : À la dérive

Date : Samedi 9 octobre 1999

Cher monsieur aux deux initiales,

Rassurez-vous, je n'ai pas fait de bêtise. Je ne me suis pas jetée du haut du pont pour la bonne raison qu'il n'y a pas de rivière à proximité de chez moi. Je n'ai pas avalé une poignée de somnifères non plus. La tentation était grande, on trouve une pharmacie à chaque coin de rue. J'ai préféré suivre votre conseil, j'ai bien vite réacheminé mon courriel à M. Louviers. Rien. Pas de réponse. J'attends depuis. Je relève mes messages plusieurs fois par jour. Environ toutes les deux minutes. Mais non, je plaisante. Vous savez ce qui est le plus étonnant ? Je ne suis même pas triste. Je m'y attendais. M. Louviers compte des milliers de lectrices. Pourquoi s'intéresserait-il à moi ? Vous le connaissez sûrement, il est l'auteur des *Sept clés du mieux-être*. Ce livre m'a beaucoup aidée. Si vous ne l'avez pas encore lu, je vous le conseille vivement. Il m'a permis de traverser des moments particulièrement difficiles. Je tenais à remercier l'auteur. J'en ai profité pour émettre quelques réflexions sur la vie, sur la mienne surtout et, bien sûr, sur ce monde qui est parfois si inhospitalier. J'avais ma petite idée derrière la tête, vous l'aurez deviné. Je me disais que si les choses se passaient bien, nous pourrions, lui et moi, entreprendre une correspondance, quelque chose de solide, de durable. Je me disais que je pourrais devenir son amie, sa confidente, peut-être même sa muse. Mais voilà que je recommence à rêver. Il le déconseille vivement. En toutes circonstances, il préconise l'action, l'action et encore l'action.

Merci de m'avoir consacré ces quelques minutes. Sans vous, ma lettre était perdue telle une bouteille lancée à la mer. Avec ma chance habituelle, je suis persuadée qu'elle n'aurait pas manqué de couler à pic aussitôt jetée à l'eau. Ou encore, elle se serait fracassée contre la coque d'un navire mouillant dans le port. Bien sûr, avec un peu de chance, elle

aurait pu surnager quelques instants. Pas bien longtemps. Pour qu'elle parvienne à s'éloigner suffisamment de la grève, il aurait fallu un miracle.

Heureusement vous étiez là. Par le plus grand des hasards. Mais le hasard existe-t-il ? Vous marchiez sur la grève, les mains dans les poches, réfléchissant à vos nombreux tracas. Je vous imagine plutôt grand, avec une démarche nonchalante. Je vois aussi des cheveux bouclés. À bien y penser, vous n'avez pas les mains dans les poches. Vous tenez une cigarette. Est-ce que vous fumez ? Ce serait mieux si vous fumiez. Vous avez remarqué quelque chose parmi les débris laissés par les vagues. Une toute petite chose dans l'écume jaune entre des coquillages broyés et des restes d'épaves. Une chose minuscule, insignifiante. Moi.

Encore merci.

Celle qui ne s'est pas trompée cette fois-ci,

Judith

P.-S. Les *avés*, c'était pour piquer la curiosité de M. Louviers. Ils ne sont pas de mon cru. Je les ai empruntés à Balzac, dans *La fille aux yeux d'or*. Mais ça n'a pas eu l'effet escompté puisqu'il n'a pas daigné me répondre.

--

**À : Judith B.**

**Objet : À celle qui ne se trompe plus**

**Date : Samedi 9 octobre 1999**

Vous avez encore fait une petite erreur. Je suis plutôt pas grand, plutôt pas petit non plus. Je me situe dans la moyenne. Et je ne fume pas. Ce qui compte, c'est que vous n'ayez pas fait de bêtise. Me voilà rassuré. M. Louviers vous répondra sûrement. Il faut lui laisser un peu de temps.

Je n'ai pas lu les *Sept clés du mieux-être*, pas plus que je n'ai lu les *Cinq règles de l'archer médiéval* ou les *Douze secrets du sorcier guatémaltèque*.



Je n'ai lu aucun livre vendu en pharmacie. Je ne crois pas aux recettes de bonheur. Qui peut se targuer de savoir ce que l'on fait sur terre? Il n'y a pas de plan, pas de mode d'emploi. Tous les grands penseurs se sont heurtés à un mur, toujours le même, infranchissable. Au temps de Platon, Archytas de Tarente s'était demandé ce qui arriverait si on lançait un javelot en-dehors de l'Univers. Cette question est restée sans réponse. Même Einstein l'ignorait. Comment votre M. Louviers le saurait-il? Sans vouloir le dénigrer, il est facile d'imaginer de quoi il parle dans son livre. Avec un titre pareil, il enseigne sans doute que dans la vie, chaque clé correspond à une serrure précise et que la plupart des problèmes des gens viennent du fait qu'ils s'entêtent à vouloir enfoncer la mauvaise clé dans la mauvaise serrure. Ils y perdent leur temps, leur énergie et leur patience. Ils doivent apprendre à faire preuve de plus de discernement. Pour cela, il propose sans doute une méthode, donne des conseils, énumère des étapes à suivre. Je suis persuadé qu'à la fin de l'ouvrage, il est question d'une huitième clé, cette petite clé rouillée qui n'ouvre aucune porte, aucune serrure, aucun cadenas; cette petite clé en trop que l'on possède tous à son trousseau, dans sa poche ou au fond d'un tiroir. On ne sait jamais à quoi elle sert. J'ai dans l'idée que M. Louviers parle longuement de cette clé. De toutes, c'est la plus précieuse, puisqu'elle permet d'ouvrir son cœur aux autres. Je n'y suis pas du tout? Il s'agit vraiment d'un manuel à l'usage des serruriers? Alors, ne tenez pas compte de ce que je viens de dire. Si les propos de M. Louviers vous font du bien, n'hésitez pas à y puiser conseils et réconfort. Même les serrurières ont parfois le cœur qui grince.

Je vous souhaite sincèrement de trouver la tranquillité d'esprit.

Je vous dis adieu.

V.L.

--

À : V.L.

Objet : La destinée, la rose au bois

Date : Dimanche 10 octobre 1999

Adieu?

Dites donc, vous n'êtes pas curieux! Vous ne m'avez pas demandé qui j'étais, d'où je venais, ce que j'aimais. Vous ignorez quelle est ma couleur préférée. Vous ne savez pas si j'ai horreur des insectes, si je crois en la réincarnation, si je dors sur le dos. Pourquoi m'avoir tendu la main pour m'abandonner l'instant d'après? Vous auriez dû me laisser couler à pic dès le début. Le problème serait réglé. On n'en parlerait plus. Ni vous, ni moi, ni personne. Vous faites le malin en prétendant ne pas croire au destin. Eh bien, moi, j'y crois. Dur comme fer. Cette erreur informatique était peut-être un signe. Vous avez pensé à cela? Si c'était le début d'une grande amitié? Je suis sûre que vous êtes quelqu'un de sensible. Je l'ai senti tout de suite. Il est impossible que vous ne soyez pas désireux d'en apprendre davantage sur la charmante interlocutrice que je suis. Apprenez que je n'achète pas seulement des livres vendus en pharmacie. Je lis Balzac, Hugo et Voltaire. Pas très souvent, mais ça m'arrive. Ça ne vous intéresse pas de savoir si j'ai des projets, si je suis mariée, si je sais compter jusqu'à mille six cent vingt-huit, si je suis allée au Guatemala pour rencontrer un sorcier, si je pratique un sport, si j'ai un grain de beauté que je n'ai jamais montré? Comment est-ce possible? Tenez, demandez-moi ce que je fais dans la vie et je vous le dirai.

Judith

--

À : Judith B.

Objet : Mise au point

Date : Dimanche 10 octobre 1999

Je crains qu'il y ait eu un malentendu. Je n'aurais jamais dû lire votre courrier, j'en conviens. Mon intention n'était pas d'entrer dans votre vie. Après la lecture de cette confession où vous vous étiez livrée en toute franchise, j'ai éprouvé quelques inquiétudes à votre sujet. J'ai cru qu'il était de mon devoir de m'assurer que vous n'alliez pas faire de bêtise. Il ne faut pas chercher plus loin. Dans quelques mois, nous allons franchir un cap symbolique, nous allons bientôt entrer dans le nouveau millénaire. Partout sur la planète, les gens s'apprêtent à fêter l'arrivée de l'an 2000. Il ne s'est jamais vendu autant de champagne. Il y a de l'effervescence dans l'air. Tout cela est plutôt excitant. Sauf pour les informaticiens, bien entendu. Ils craignent que les ordinateurs ne s'arrêtent à minuit pile et que tout s'écroule. Eux n'achètent pas de bulles, mais de l'eau plate, à la caisse. Mis à part ces prophètes de malheur, je crois que la plupart des gens se réjouissent. Ce sera un moment unique. Dans le meilleur des cas, on passera sous la tonnelle en se tenant la main, les filles auront des fleurs dans les cheveux et tout le monde sera heureux. Mais je crains que pour les personnes seules, les personnes qui se sentent déprimées, ce soit pire, deux mille fois pire, puisque toutes ces réjouissances viendront leur rappeler plus cruellement que jamais leur détresse et leur isolement. En cette fin d'année, il faut être particulièrement attentif aux autres. Vous comprenez pourquoi je me suis inquiété pour vous. Heureusement, vous avez pris la peine de me répondre et je suis rassuré. Sous vos dehors fantaisistes, vous me paraissez être une personne raisonnable, équilibrée. Je peux maintenant vous dire adieu en toute quiétude. Quoique vous fassiez dans la vie, je suis persuadé que vous le faites très bien.

Très sincèrement,

V.L.

À : V.L.

**Objet : On ne se débarrasse pas de moi aussi facilement**

**Date : Lundi 11 octobre 1999**

Dans la vie, j'ai un chat. Et vous ?

Judith

--

À : V.L.

**Objet : On ne se débarrasse pas de moi aussi facilement prise 2**

**Date : Mardi 12 octobre 1999**

Vous ne m'avez pas répondu.

Judith

--

À : V.L.

**Objet : On ne se débarrasse pas de moi aussi facilement prise 3**

**Date : Lundi 18 octobre 1999**

Ça fait une semaine maintenant. J'ai toujours un chat et vous ne m'avez pas donné signe de vie. Dois-je vous écrire en morse, en braille, en chinois, en hébreu ? J'ai songé à utiliser un tableau noir, comme à l'école, et former des grosses lettres carrées, avec des craies de différentes couleurs, de sorte que vous puissiez les voir de très loin. Et si je dessinais, à l'aide d'un bout de bois, un gros soleil sur le sable mouillé, seriez-vous plus enclin à me répondre ? Dois-je graver ma douleur au couteau de chasse, à même un tronc d'arbre ? Est-ce que cela ferait fondre votre cœur de marbre ? Et si je traçais, du bout du doigt, un cœur en miettes, le mien, dans la poussière qui recouvre le capot de votre voiture ?

Judith

--

À : V.L.

**Objet : On se débarrasse de moi, finalement**

**Date : Mardi 19 octobre 1999**

Je crois que vous êtes fâché. Je vous ai fait peur. Vous croyez peut-être que je vais vous harceler, vous inonder de courriels, que je viendrai frapper à votre porte en pleine nuit, que je vais me mettre à hurler sous vos fenêtres? Je ne suis pas une demeurée, tout de même. Je sais, je ne suis rien pour vous, je ne compte pas plus qu'un petit pois. Vous avez sans doute des tas d'amis, tous plus brillants les uns que les autres, des gens sur qui vous pouvez compter. Je vois ça d'ici, des intellectuels, des universitaires, des gens au-dessus de tout, sûrs d'eux-mêmes, ayant une opinion sur tout, tous très décontractés. En quoi auriez-vous besoin de moi? Je vous imagine en train de leur parler de Judith la demi-folle, celle qui écrit aux écrivains qui ne lui écrivent pas. Je les entends rigoler. De toute façon, je suis sûre qu'il y a une M<sup>me</sup> V.L. pour prendre soin de vous. Est-ce que je me trompe?

Je vous tire ma révérence. Vous n'entendrez plus parler de moi. Et je vous tire la langue.

Judith

P-S. Je ne devrais pas vous le dire, vous allez vous enfler la tête, mais vous aviez raison pour la huitième clé. Vous aviez raison pour les sept autres aussi.

--